III

DEUX ADJECTIFS LATINS EN *-VOS*

PAR A. BURGER
Privat-docent à l'Université de Neuchâtel

I. — *Toruos.*

On rapproche généralement *toruos* de skr. *tarjati*, « il effraye », gr. τάρβος; mais cette étymologie ne tient pas assez compte du sens de *toruos;* l'adjectif « farouche », par lequel on a l'habitude de le traduire, n'est qu'un à peu près qui ne rend pas la valeur précise du mot latin.

Dans un de ses emplois les plus fréquents, *toruos* peint le regard exprimant la colère :

Virg., *Én.*, VI, 467 : *talibus Aeneas ardentem et torua tuentem*
lenibat dictis
Ov., *Mét.*, V, 92 : *ille tuens oculis inmitem Phinea toruis*
Ibid., VI, 34 : *aspicit hanc toruis inceptaque fila relinquit,*
uixque manum retinens confessaque uultibus ira

Il s'agit, dans le dernier exemple, d'Arachné qui a lancé un défi à Minerve et que celle-ci, déguisée en vieille femme, essaie de faire revenir à de meilleurs sentiments. Une jeune fille présomptueuse qui se met en colère contre une vieille femme ne lui lance pas des regards « farouches », mais « elle la regarde de travers »; *aspicit hanc toruis* rappelle de près la formule homérique τὸν δ'ἄρ ὑποδρα (F)ιδών. D'autre part, le fait que le substantif peut être sous-entendu montre que *toruis oculis* est un groupement usuel, une « série phraséologique » (au sens de M. Ch. Bally, *Traité de styl. franç.*, t. I, p. 70); on ne saurait employer de même des adjectifs tout à fait autonomes comme *terribilis* ou *atrox;* l'adjectif s'est chargé à lui seul du sens de l'expression complète, de même qu'on dit en français, par exemple, *à droite* pour *à main droite.* Même en dehors de ce groupement, *toruos* a pris le sens de « qui regarde de travers », ainsi dans Ovide, *Her.*, XVII, 15 et suiv. :

si non est ficto tristis mihi uultus in ore

nec sedeo duris torua supercilliis
fama tamen clarast et adhuc sine crimine lusi

« si, sur mon siège, je ne regarde pas de travers, en fronçant les sourcils ».

C'est de ce sens qu'il faut partir pour rendre compte de l'emploi de *toruos* avec un nom de bête féroce, ainsi Virgile, *Buc.*, II, 63, *torua leaena*. La traduction exacte n'est pas « une lionne farouche », mais « une lionne au regard farouche », *leaena oculis toruis tuens*. C'est pourquoi *toruos* se dit tout particulièrement du taureau (par exemple, Ovide, *Mét.*, VIII, 132), si bien que les anciens expliquent *toruos* par *taurus :* Festus, p. 484, 25 (Lindsay), *toruitas a ferocitate taurorum dicta est.* Un exemple comme celui de Catulle, LXVI, 20, *proelia torua*, n'oblige pas à partir du sens de « terrible » ; ce n'est qu'un équivalent poétique de *bellatores torui*, comme chez Properce, IV, 10, 10, *armigera proelia* signifie *armigeri bellatores :* ici encore, *toruos* signifie « au regard farouche ».

En résumé, *toruos* peut bien prendre le sens de « farouche » lorsqu'il est joint à *oculus* et il peut équivaloir à *oculis toruis tuens;* mais avec cela ne nous est pas encore donné le sens de *toruos* en tant qu'adjectif indépendant. Or, il suffit d'un exemple comme celui de Pline, XVII, 23, 212, *itaque praeter soli uitia cultura quoque torua fiunt uina*, pour donner à croire que le sens propre de *toruos* pourrait bien être tout différent.

Le regard du taureau peut, sans doute, être qualifié de « farouche » ; mais, plus précisément, c'est un regard « en dessous et de côté ». Platon nous a conservé le souvenir d'un tic de Socrate consistant à regarder son interlocuteur « à la façon d'un taureau » : *Phédon*, 117 b, ἀλλ' ὥσπερ εἰώθει ταυρηδὸν ὑποβλέψας πρὸς τὸν ἄνθρωπον· Τί λέγεις; ἔφη. Ce n'était assurément pas un regard « farouche », mais une façun familière et plaisante de lancer un regard « en dessous et de côté ». Bien entendu, un tel regard est ordinairement signe de mécontentement ou de colère, Aristoph., *Gren.*, 803 et suiv. :

ἦ που βαρέως οἶμαι τὸν Αἰσχύλον φέρειν
ἔβλεψε γοῦν ταυρηδὸν ἐγκύψας κάτω

Or, pour exprimer le mécontentement ou la colère, et parallèlement à *torui oculi*, le latin dit fort bien *oculos torquere*, dans un sens tout voisin de gr. ὕποδρα (F)ιδεῖν et de fr. *regarder de travers*.

Virg., *Én.*, IV, 220 (Jupiter agrée la prière d'Iarbas qui se plaint de la conduite de Didon et d'Énée) :

oculosque ad moenia torsit
regia et oblitos famae melioris amantis

De même avec *acies*, *Ibid.*, VII, 399 :

sanguineam torquens aciem

Il semble donc que *torui oculi* soient proprement « des yeux tordus », c'est-à-dire « qui regardent de travers ». Le rapprochement avec *torquere* permet de rendre compte de l'emploi de *toruos* dans le passage de Pline cité plus haut. Le sens général de l'expression *torua uina* est indiqué par la phrase qui termine le paragraphe : *talis cultura degenerat in labruscam*. Il s'agit donc de vins âpres, acides, qui font faire la grimace, « qui tordent (la bouche) ». L'expression *os torquere* est chez Cicéron, *Off.*, I, 36, 131, *nimias celeritates, quae cum fiunt, anhelitus mouentur, uultus mutantur, ora torquentur.*

Virgile emploie une fois *toruos* en parlant de la voix : *Én.*, VII, 399 :

toruomque repente
clamat : « Io matres... »

et cet emploi se rencontre aussi chez Apulée, *Flor.*, XVII, 10, *uoce hominis ... tuba rudore toruior*. Parallèlement, on trouve chez Sénèque, *Breu. uit.*, XII, 4, *dum uocem ... inflexu modulationis inertissimae torquent*. Il semble donc que *toruom clamare* signifie « crier d'une voix tordue » ; c'est probablement la voix que décrit Lucrèce, IV, 526 et suiv. :

praeterea radit uox fauces saepe, facitque
asperiora foras gradiens arteria clamor.
quippe, per angustum turba maiore coorta
ire foras ubi coeperunt primordia uocum,
scilicet, expleti quoque ianua raditur oris

c'est-à-dire une voix qui déchire la gorge.

On trouve encore *toruos* employé en parlant de serpents : Virgile, *Én.*, VI, 671 (il s'agit de Tisiphone) :

toruosque sinistra
intentans anguis

Ce ne sont pas des serpents « au regard farouche », mais des serpents « qui se tordent ». Comparer Ovide, *Mét.*, III, 41 :

ille uolubilibus squamosos nexibus orbes
torquet

— en parlant du tonnerre : Attius, 223 (Ribbeck) :

sed quid tonitru turbida toruo
concussa repente aequora caeli
sensimus sonere

Il faut traduire « ébranlées par le roulement du tonnerre »; — en parlant d'un fleuve : Valerius Flaccus, VIII, 217 et suiv. :

insula Sarmaticae Peuce stat nomine nymphae
toruus ubi et ripae semper metuendus utrique
in freta per saeuos Hister descendit alumnos

Forcellini justifie le choix de l'adjectif *toruus* en alléguant que le fleuve est personnifié par un taureau. Ainsi, on lit par exemple chez Horace, *Odes*, IV, 14, 25, *tauriformis Aufidus*. Toutefois, le mouvement de la phrase invite plutôt à interpréter : *Hister descendit toruus et... metuendus...*, « le Danube descend sinueux et redoutable... », et cette interprétation cadre bien avec tout le contexte.

Un exemple est fourni par un vers de Cicéron traduit d'Aratus : *Nat. Deor.*, II, 42, 106 :

has inter ueluti rapido cum gurgite flumen
toruus Draco serpit supter supraque reuoluens
sese conficiensque sinus e corpore flexos

Comparer Aratus, 45 et suiv. :

τὰς δὲ δι' ἀμφοτέρας, οἵη ποταμοῖο ἀπορρώξ,
εἵλεῖται, μέγα θαῦμα, Δράκων, περί τ'ἀμφί τ'ἐαγὼς
μυρίος

Le traducteur, tout en serrant le texte grec d'assez près, ne s'astreint pas au mot à mot. On peut écarter l'idée que *toruus* essaie de rendre μέγα θαῦμα, qui serait en latin *magnum monstrum;* il est clair que *toruus* ne signifie pas « prodigieux ». Cicéron a laissé tomber μέγα θαῦμα, de même que ἀμφοτέρας et μυρίος. Dès lors, il semble bien que *toruus Draco serpit* corresponde à εἵλεῖται Δράκων : *serpit*, « il rampe », n'ayant pas la force de εἵλεῖται, « il se roule ». Cicéron ajoute *toruus*, « en se tordant ».

Cette interprétation paraît confirmée par un passage de Virgile, *Géorg.*, III, 51 :

optima toruae
forma bouis, cui turpe caput, cui plurima ceruix
etc.

Le regretté H. Goelzer traduisait : « La génisse qu'on doit préférer a l'œil torve, la tête disgracieuse... », etc. Mais le mouvement de la phrase paraît séparer *toruae* des expressions qui énumèrent les caractères spéciaux de la vache reproductrice; de plus, *toruae* ainsi compris ferait double emploi avec *et faciem tauro proprior* du vers 58. Il s'agit visiblement d'une épithète poétique caractérisant la vache en général. Or, le sens de « au regard farouche » est exclu; cela peut bien se dire du taureau, mais non de la vache à laquelle les poètes attribuent, au contraire, un regard doux et placide : βόωπις est l'épithète d'Héra et peint le regard calme de l'Olympienne. Ici encore, il faut recourir au rapprochement avec *torquere* pour obtenir une explication satisfaisante : on connaît l'épithète homérique caractérisant les bovins, ἕλικες (βόες); le sens en est déterminé par l'épithète synonyme εἰλίποδες, « tourne-pieds », qui est jointe à la première dans le vers-formule α 92 = δ 320, etc. :

μῆλ' ἀδινὰ σφάζουσι καὶ εἰλίποδας ἕλικας βοῦς

(il s'agit d'une expression traditionnelle et pléonastique de la même espèce que, par exemple, fr. *à vos risques et périls*); il semble évident que *torua bos* n'est qu'un calque de ἕλιξ βοῦς. Sans doute, la saveur de l'expression ne pouvait être goûtée que par les lecteurs d'Homère; mais aussi, ce n'est que pour ceux-là qu'écrivait Virgile.

Le sens « qui tord » ou « qui se tord » (la même forme est, selon le cas, active ou neutre en indo-européen, comme encore en latin *uertere* ou en français *tourner*, par exemple) est celui qu'on attend pour un adjectif en *-wos* : comp. *uī-uos*, « vivant », *clī-uos*, « penchant (d'une colline) », *rī-uos*, proprement « coulant ». La morphologie également est satisfaite; les trois exemples précédents montrent que le vocalisme zéro est normal dans cette formation. Il reste la question phonétique; **tork-wos* peut-il aboutir à *toruos*? La réponse n'est pas douteuse; il n'y a pas d'exemple qui s'y oppose et, par contre, *sarmentum*, *quernus*, *tormentum*, *torsi*, etc., de **sarp-mentom*, **querk-nos*, **tork-mentom*, **tork-sai*,

montrent que dans une position analogue l'occlusive est implosive et souvent disparaît. Il suffit d'admettre — et rien ne l'empêche — que **tork-wos* est devenu *toruos* avant l'époque où **kw* s'est confondu avec **k*^{w}.

Ceci posé, on n'aura pas de peine à expliquer le substantif *torus*, « cordon », par exemple, chez Caton, *Agric.*, 135, 4, *funem exordiri oportet longum P. LXXII; toros III habeat, lora in toros singulos VIII*, etc. Il s'agit du même mot, mais en fonction de substantif. La chute du *w* devant *o* est phonétique; dans l'adjectif, il a été maintenu par l'analogie du féminin *torua*, sans compter gén. masc. *torui* et nt. pl. *torua*. On a là un doublet de la même espèce que celui de *deus* et *dīuos*.

II. — *Fuluos*.

De *fuluos*, on a proposé deux étymologies; en général, on le rattache à *flāuos*, apparenté lui-même à gr. χλωρός, v. sl. *žlŭtŭ*, etc. M. Niedermann, *I. F.*, XV, 120 et suiv., le rapproche de lit. *dùlsvas*, « grisâtre ». Ces rapprochements se heurtent, ici encore, au sens; dans quelques exemples, *fuluos* signifie clairement « brillant », et le passage du sens de « jaune » au sens de « brillant » fait difficulté. Par contre, les deux aspects sémantiques du mot, soit « brillant » et « roux », s'expliqueraient facilement en rattachant *fuluos* à *fulgere;* la racine **bhleg-*, gr. φλέγω, φλόξ, signifie « être en flammes »; le sens original de *fuluos* serait donc « flambant, couleur de feu ». Phonétiquement, le passage de *gu* à *u* est le traitement latin constant, sauf après la nasale.

Ce rapprochement peut s'appuyer sur deux faits significatifs : l'emploi de *fuluos* recouvre assez exactement celui de gr. αἴθων, et il est parallèle à celui de *fulgens*, *fulgere*. Un exemple net de *fuluos*, au sens de « brillant », est fourni par Valérius Flaccus, VII, 158 :

(Iuno...) fuluo Venerem uestigat Olympo

Il est clair que l'Olympe n'est ni « jaune », ni « fauve », ni « grisâtre » : il est « resplendissant »; Horace dit semblablement du Capitole, *Odes*, III, 7, 42, *Capitolium fulgens*.

On lit chez Tibulle, II, 1, 87 et suiv. :

Ludite : iam Nox iungit equos currumque secuntur
Matris lasciuo sidera fulua choro

Postque uenit tacitus furuis circumdatus alis
Somnus et incerto somnia nigra pede

L'opposition est nette entre les deux premiers vers et les deux derniers; d'un côté *lasciuo, fulua*, de l'autre *tacitus, furuis, nigra*. Les étoiles suggèrent des images de gaîté et de lumière; le sommeil, des images de silence et d'obscurité : *sidera fulua* sont « des étoiles étincelantes ». Comp. Ennius, *Ann.*, 29 (Vahlen) :

qui caelum uersat stellis fulgentibus aptum

et Pindare, *Ném.*, VII, 73, en parlant du soleil :

αἴθωνι πρὶν ἁλίῳ
γυῖον ἐμπεσεῖν

« avant que ton corps se fût exposé à l'éclat du soleil ».

Dans l'*Enéide*, VII, 73 et suiv., Latinus voit en songe Lavinie entourée de flammes :

uisa (nefas) longis comprendere crinibus ignem
regalisque accensa comas, accensa coronam
insignem gemmis, tum fumida lumine fuluo
inuolui ac totis Volcanum spargere tectis

Le sens est clair : il lui semble voir sa fille « dans un flot de fumée, enveloppée d'une lueur enflammée »; *lumine fuluo* n'est qu'une périphrase pour *flammis*. Pour peindre les flammes d'où s'échappe la fumée, Pindare dit, de façon analogue, dans la description de l'éruption de l'Etna (*Pyth.*, I, 23) :

ῥόον καπνοῦ
αἴθων(α)

« un torrent enflammé de fumée. »

Il est évident, enfin, que le nuage ou Junon prend place auprès de Jupiter pour regarder le combat singulier d'Énée et de Turnus (*Én.*, XII, 792) :

adloquitur fulua pugnas de nube tuentem

n'est pas un nuage « fauve », mais un nuage « brillant de lumière » (« luminosa », traduit déjà Forcellini).

Dès lors, dans les exemples qui suivent, le sens dominant n'est pas « jaune », mais « brillant »; sans doute, *fuluos* ne se dira pas de n'importe quel éclat, mais de celui seulement des choses qui

ont la couleur de la flamme; c'est aussi la nuance qui sépare *fulgere* de *candere* :

Virg., *Én.*, XII, 741 : (*mucro... dissiluit...*)
fulua resplendent fragmina harena
Ibid., IV, 261 : *illi stellatus iaspide fulua*
ensis erat
Ibid., XI, 642 : *nudo cui uertice fulua*
caesaries
Ibid., VII, 279 : (*equi*) *fuluom mandunt sub dentibus aurum*

Comparer Catulle, LXIV, 44 :

(*sedes*) *fulgenti splendent auro atque argento*

D'autre part, il sera facile, en partant du sens de « couleur de feu », d'expliquer l'emploi de *fuluos*, au sens de « roux, fauve », avec des noms d'animaux comme le lion, le loup, le bœuf : Lucrèce, V, 898 :

corpora fulua leonum

Comparer δέρμα λέοντος αἴθωνος, Hom., K 23.

Virg., *Én.*, I, 275 : *inde lupae fuluo nutricis tegmine laetus.*

Pindare, *Ol.*, XI, 19, dit de même du renard : αἴθων ἀλώπηξ.

Pline, XXII, 5, 9 : *bouem album Marti immolauit et centum fuluos*

Comparer ταῦρον αἴθωνα, Hom., II, 488.

Dans un passage de Pline, XIV, 9, 80, *fuluos* se dit de la couleur du vin : *colores uini quattuor : albus, fuluus, sanguineus, niger*. Il faut traduire « couleur de feu ».

Enfin, dans un vers cité par Cicéron et dans deux passages de Virgile, *fuluos* se dit de l'aigle :

De leg., I, 1, 2 : *Nuntia fulua Iouis miranda uisa figura*
Én., XI, 751 : *cum fulua draconem*
fert aquila
Ibid., XII, 247 : *namque uolans rubra fuluos Iouis ales in aethra*

Il est difficile de croire que *fuluos* signifie ici « fauve » ; il semble bien qu'il soit choisi pour suggérer un rapprochement avec *fulmen; fuluos Iouis ales*, c'est le *ministrum fulminis alitem* d'Horace, *Odes*, IV, 4, 1 : « l'oiseau qui porte la foudre ».

Il se dégage, de ce qui précède, une conséquence qui n'est pas

une idée nouvelle, mais sur laquelle on ne saurait trop insister : en matière de vocabulaire latin, dès qu'il s'agit de choses de l'esprit et particulièrement de poésie, il ne faut jamais perdre de vue que les écrivains latins étaient sans cesse préoccupés de faire passer en latin la substance de la littérature grecque et que derrière l'œuvre latine se dissimule, plus ou moins habilement et plus ou moins discrètement utilisé, le modèle grec.

A. Burger.

IV

L'ABLATIF DE COMPARAISON EN LATIN

par K. van der Heyde

Professeur au gymnase de Haarlem.

Ce qu'on enseigne généralement : *a)* sur le caractère de l'ablatif de comparaison en latin, *b)* sur les rapports de cette construction avec la comparaison à l'aide de la conjonction *quam*, *c)* sur l'origine de cette dernière construction, peut se résumer ainsi[1] :

a) L'ablatif de comparaison est un ablatif proprement dit à valeur séparative : dans une phrase du type « filius patre maior », l'ablatif *patre* indique le point de départ de la comparaison (traduction : « vu du père ou à partir du père le fils est plus grand »).

b) La phrase du type « filius patre maior » a été éliminée peu à peu par la phrase du type « filius maior quam pater ».

c) Cette dernière construction est née d'une contamination de la phrase du type « filius tam magnus quam pater » avec la phrase du type « filius patre maior[2] ».

Or, K. Brugmann[3] a prouvé qu'en indo-européen, à côté de l'ablatif, c'était quelquefois l'instrumental à valeur sociative qui

1. Voy. à partir de Ziemer, *Vergleichende Syntax der Indogermanischen Comparation* (1884) surtout Wölfflin, *A. L. L.*, VI, 447 et suiv.; Landgraff, *Bl. Bay. Gymnasial-Schulwesen*, 49 (1913), p. 260 et suiv.; Riemann-Lejay, p. 132 et encore Schanz-Hofmann, *Syntax und Stilistik*, p. 425, etc.

2. Pour la première fois chez Skutsch, *Kl. Schr.*, p. 321.

3. *I. F.* 27, p. 159 et *Grundriss*, II², 2, p. 542; voy. aussi Salonius, *Vitae Patrum* (Lund, 1920). p. 108 et suiv.